

*BULLETIN*  
*DE LA*  
*SOCIÉTÉ*  
*DES*  
*AMIS DE VIENNE*

Société fondée en 1904

N° 74

Fascicule 3 - Troisième trimestre 1979



LYON  
IMPRIMERIE BOSC FRÈRES  
42, quai Gailleton  
1979



## SOMMAIRE

---

- Le premier haut-fourneau en France au charbon de houille des Etablissements Frèrejean.
- La Société des laboureurs et des vigneronns des Guillemottes à Vienne, par Philippe GONNET.
- Les chansons viennoises (suite).
- Une des premières automobiles montées à Vienne.
- Un écrivain viennois inconnu, par Jean LÉCUTIEZ.
- Dictons.
- Suite des notes sur les logis et hôtelleries de Vienne, par Charles JAILLET.

## BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

### REVUE TRIMESTRIELLE

publiée par la SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

pour "*répandre la connaissance de l'histoire de la Ville et des antiquités viennoises*" (article premier des statuts).

Pour 1979

Le numéro .....	20,00 F
Abonnement annuel normal .....	60,00 F
Abonnement de soutien .....	100,00 F
Retraités et étudiants .....	40,00 F

*Avis important* : Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année au moment du règlement d'un abonnement nouveau seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

*Correspondance* : Secrétaire des Amis de Vienne, Bureau du Tourisme, Syndicat d'Initiative, Cours Brillier, 38200 Vienne.  
C.C.P. Amis de Vienne - LYON 185-71 J.



**Pensez à payer  
le plus rapidement possible  
votre Abonnement  
pour 1979**

• Nous remercions les personnes qui ont déjà acquitté leur abonnement pour 1979.

• Nous invitons celles qui ne l'ont pas encore fait à effectuer rapidement leur versement :

soit par C.C.P. ou chèque bancaire,  
soit directement au S.I.

Nous sommes obligés de procéder prochainement au recouvrement par voie postale, ce qui entraînera pour tous des désagréments et des frais.

**FICHE D'ABONNEMENT AU BULLETIN DES « AMIS DE VIENNE »  
POUR L'ANNEE 1979**

NOM : ..... Prénoms : .....

Adresse exacte (pour l'envoi du bulletin par poste) : .....

.....  
.....

**TARIF ABONNEMENT :**

Abonnement de soutien .....	100 F
Abonnement normal .....	60 F
Etudiants - Retraités .....	40 F

A retourner accompagné du règlement par :

chèque bancaire ou par C.C.P. LYON 185-71 J

à l'adresse suivante :

« AMIS DE VIENNE » - Syndicat d'Initiative - Cours Brillier - 38200 VIENNE

---

**Programme de nos manifestations au verso**



## NOS MANIFESTATIONS du 4<sup>e</sup> trimestre

— *Samedi après-midi 13 octobre.*

Visite des maisons restaurées du Front de Gère  
et du quartier Cuvière.

Le rendez-vous est fixé place St-Louis, à 14 h 30.

— *Samedi après-midi 17 novembre.*

Visite du Musée de l'Hôtel-Dieu à Lyon.

Le départ du car est fixé à 14 h, gare routière  
(se faire inscrire au Syndicat d'Initiative).

— *Lundi 10 décembre à 20 h 30, à l'Hôtel de la  
Poste.*

Conférence avec projection de diapositives sur le  
monnayage à Vienne, par M. François RENAUD.



*BULLETIN*  
*DE LA*  
*SOCIÉTÉ*  
*DES*  
*AMIS DE VIENNE*

Société fondée en 1904

N° 74

Fascicule 3 - Troisième trimestre 1979



LYON  
IMPRIMERIE BOSC FRÈRES  
42, quai Gailleton  
1979







# LE PREMIER HAUT-FOURNEAU EN FRANCE AU CHARBON DE HOUILLE DES ETABLISSEMENTS FREREJEAN

*d'après un récit du voyage  
de F.M. PORTIS (1)*

*A côté des traditionnels hauts-fourneaux au bois du Dauphiné, s'édifient dans la région viennoise les premiers hauts-fourneaux au coke. Dès 1813, Louis Frèrejean avait demandé l'autorisation d'établir un haut-fourneau dans l'île de la Gère, sur la propriété des Blumestein, mais les événements qui accompagnèrent la chute de l'Empire l'empêchèrent de réaliser son projet ; le haut-fourneau ne fonctionnera qu'à partir du 1<sup>er</sup> février 1820. Sans cesse perfectionné, de fortes proportions, il coulera jusqu'en 1855. Il ne restera pas longtemps seul : à partir de 1828 un autre haut-fourneau sera édifié à Pont-Evêque, suivi d'un troisième en 1845, tandis qu'en 1847 deux autres hauts-fourneaux étaient installés par Frèrejean à Saint-Quentin, sur les mines de fer de La Verpillière.*

... A Lyon, l'observateur, qui aime à passer de ces tableaux à ceux des manufactures, va visiter les fonderies de MM. Frèrejean, rue de la Vielle. Il n'y trouve plus aujourd'hui que celle de cloches ; les fonderies de fer, de zinc, de plomb, de cuivre et de tous les métaux, ont été transportées à Vienne. C'est ainsi que dans tous les temps on a vu sortir du sein de Lyon, comme d'un

---

(1) « Voyage pittoresque et historique à Lyon et aux environs », 1821.



vaste foyer d'industrie, des colonies de chefs de manufactures qui se sont répandues en France et dans tous les pays étrangers, pour y porter des richesses inconnues aux habitants. Ces fonderies appartiennent à Lyon qui est l'entrepôt central de leurs produits ; mais c'est à *Vienne* qu'il faut aller voir leur fabrication.

On peut se rendre dans cette ville par la route de Marseille ; l'artiste qui veut jouir du coup d'œil des riches collines qui s'élèvent en amphithéâtre sur les rives du Rhône, préfère s'embarquer sur ce fleuve.

Le coche par eau, appelé *la barquette de Vienne*, était autrefois fort agréable. Les négociants et une foule de propriétaires des campagnes environnantes lui accordaient la préférence ; les voitures publiques, sur la route de Marseille, s'étant multipliées, la barquette de Vienne est aujourd'hui principalement destinée au transport des grosses marchandises.

Le coche pour Avignon, qui part tous les deux jours, est plus commode ; mais sa marche est souvent contrariée par les vents. Ceux qui veulent partir à volonté, et jouir des agréments de la navigation, se servent d'un *bateau de poste*. Nous en fîmes préparer un pour parcourir les rives du Rhône avec quelques Lyonnais, et visiter les fonderies de MM. Frèrejean. Notre barque, recouverte d'une tente, était garnie de deux voiles taillées en forme d'ailes d'oiseau ; au-dessus flottait un petit pavillon. L'intérieur, disposé d'une manière commode, offrait un singulier assemblage des goûts de chacun des voyageurs : on y voyait des cors-de-chasse, des clarinettes, des bassons, des fusils, des éperriers pour la pêche, des porte-feuilles de dessinateur, et jusqu'à des réseaux pour prendre des papillons. L'on n'avait point oublié les vins du Lyonnais et du Beaujolais...

Le départ pour Vienne fut arrêté ; nous y arrivâmes au moment où le soleil couchant colorait de ses feux une partie des collines qui entourent cette ville ; elles y forment un magnifique bassin, au fond duquel on voit couler le Rhône.

Nous nous hâtâmes d'aller au faubourg de Pont-Evêque, où MM. Frèrejean ont deux établissements : le premier est une fonderie appartenant à une compagnie, dont M. Louis Frèrejean est le fondateur et le chef. Elle est sur les bords de la Gère, dont les eaux font mouvoir les artifices d'un grand nombre d'usines, et servent encore à la teinture des draps que l'on fabrique dans cette ville.

Cette rivière, qui prend sa source dans une grande fontaine, ne diminue point de volume dans les chaleurs de l'été. Les bâtiments du *haut-fourneau*, ceux des forges, des ateliers et des fours, composent diverses fabriques très pittoresques. Près de cette fonderie, une digue, qui sert de barrage à la rivière, forme une belle nappe d'eau, de plus de cent pieds de longueur. Lorsque le



*haut-fourneau* est allumé, une colonne de feu, semblable à une haute tour, s'élève dans les airs ; et pendant les ténèbres de la nuit, elle jette une clarté que l'on pourrait apercevoir de plus de dix lieues, si le haut-fourneau était placé sur une hauteur, ou en rase-campagne.

La lueur de ces feux, répandue sur les collines, les bâtiments, et sur une nappe d'eau transparente environnée d'ombrages, de verdure, produit dans les belles nuits de l'été, un coup d'œil magique dont il est difficile de se faire une idée.

Le peintre peut trouver dans ces lieux un sujet de tableau absolument neuf et d'une rare magnificence. Les feux des volcans obscurcissent l'horizon, par les tourbillons d'une fumée épaisse et noirâtre, et forment un spectacle de désolation et de terreur ; mais celui que présentent ces fourneaux est bien différent, tout y est calme et sourit à l'imagination. Les flammes qui colorent l'horizon, y répandent une lueur vive dont les nuances sont variées ; les unes ressemblent aux rayons de l'aurore, les autres imitent les feux du soleil couchant. Ces flammes, sous l'azur d'un ciel serein, parsemé d'étoiles, ont un aspect majestueux.

Les eaux de la Gère, qui réfléchissent des teintes couleur de rose, leur murmure dans le silence de la nuit, offrent une scène tranquille qui jette dans une douce rêverie.

Ces tableaux sont des sujets d'étude et d'admiration pour les artistes ; mais le spéculateur les envisage sous des rapports différents : il ne voit partout que l'industrie et le commerce, première source de la richesse et de la puissance des nations ; il examine les différentes opérations de la fonte, et les produits de cette fonderie.

Elle est destinée à la réduction du minerai en fonte, par le moyen de la houille carbonisée, vulgairement appelée *kouk*. *Cet établissement, le premier qui a employé ce procédé en France, est le seul de ce genre ; celui qui a été construit au Creusot, par le célèbre Wilkinson, n'étant plus en activité.*

Les diverses parties de cette usine se composent d'un *haut-fourneau*, de plusieurs fourneaux à l'anglaise, d'autres à réverbère (1), et d'une machine soufflante ; on y remarque deux cylindres en fonte, de grande dimension, et un régulateur de même métal, placé dans le réservoir. Les différents tuyaux de cette machine conduisent les courants d'air tout à la fois dans le haut-fourneau, et dans les fourneaux à réverbère et à l'anglaise.

---

(1) Four où le minerai est chauffé non seulement par le foyer mais aussi par la voûte qui réfléchit la chaleur.



Une partie de la fonte qui coule du haut-fourneau, est réduite en pièces de moulage de toute espèce ; l'autre est convertie en lingots que l'on refond ensuite. Le moment du coulage des pièces d'une grande dimension est un spectacle curieux.

C'est ordinairement à l'entrée de la nuit que commence cette opération. L'enceinte destinée à cet objet est un vaste hangar, éclairé par les feux des fourneaux. Les tuyaux qui y conduisent l'air par deux ouvertures latérales, produisent un mugissement sourd et continu. Une flamme vive et transparente s'élève en différentes gerbes nuancées d'azur et de rose. Les moules étant disposés chacun à leur place, le son de la cloche avertit les ouvriers des approches du coulage ; ils se rassemblent à la voix du chef qui dirige l'opération ; chacun armé de son instrument prend la place qui lui est indiquée ; immobile et attentif comme un soldat sous les armes, il attend le commandement et les signaux pour exécuter les différentes manœuvres de son emploi.

Le chef sonde la fonte avec un grand levier, pour connaître le degré de fusion. On débouche les fourneaux ; des gerbes d'étincelles éclatent en petites étoiles ; un ruisseau de matière enflammée coule dans les moules des grosses pièces, telles que les plaques, ou les balanciers de pompes à feu, ou d'autres de ce genre.

Alors commence le mouvement des ouvriers ; les uns puisent la fonte dans le creuset avec de larges cuillères disposés au bout de manches très longs, et la versent dans les moules qu'ils doivent remplir ; d'autres portent la fonte enflammée dans de grands bassins, avec des brancards en fer.

Dans le même temps, on voit remplir un bassin plus vaste, suspendu à une forte grue, autour de laquelle les moules sont disposés en cercle. La grue tourne sur son pivot, les ouvriers inclinant le bassin avec des leviers, versent la matière enflammée dans les moules.

Toutes ces opérations s'exécutent dans le silence, avec une précision, un ordre et une régularité si admirable, qu'il n'est pas rare de voir ces ouvriers se brûler, et cependant continuer leur travail, sans proférer une parole, ni faire le moindre geste ; une imprudence, une maladresse, ou des cris, pouvant mettre le désordre dans cette opération, et coûter la vie à plusieurs personnes.

La lueur des feux de ces fourneaux, celle de la fonte, les gerbes d'étincelles qui en jaillissent, le mouvement des ouvriers qui exécutent les manœuvres à la voix de leur chef, offrent des scènes curieuses. L'artiste croit voir Vulcain dans les entrailles de la terre, commandant à ses Cyclopes quelques grands travaux, par l'ordre des dieux de l'Olympe.



L'on entend assez souvent des détonations plus ou moins fortes, dont quelques-unes sont semblables à des coups de canon ; elles proviennent de l'air, qui se dégage avec violence, surtout quand l'humidité est mise en contact avec la fonte en fusion ; lorsqu'elle est en grande quantité, quelques gouttes d'eau suffisent pour produire une explosion capable de faire sauter dans les airs à plus de trois ou quatre cents pieds de hauteur, la fonte, les hommes, les édifices, et pour enflammer l'horizon sur un espace de plusieurs lieues. Il serait facile, en écartant les dangers, d'imiter tout ce que les explosions des volcans ont de plus merveilleux et de plus terrible. Nous avons été témoin d'un accident qui offrait une idée de ce genre de spectacle. L'on fondait une pièce de 15 quintaux, la fonte ayant fait casser une des clefs du moule qui s'entrouvrit, elle creusa la terre ; lorsqu'elle rencontra l'humidité, alors s'ouvrit un gouffre de feu, qui s'élança dans les airs en milliers de gerbes étincelantes. L'on entendait un grand sifflement, semblable à celui d'un ouragan dans une violente tempête.

Tout l'horizon parut à l'instant couvert de flammes, les feux sortaient avec plus ou moins de fureur, suivant que la fonte rencontrait de l'humidité ; au premier jet de ces feux, les ouvriers épouvantés prirent la fuite, et tous les curieux frappés de terreur, quoique parfaitement abrités, auraient imité leur exemple s'ils l'avaient pu ; mais l'intrépide chef, jugeant qu'une gerbe de feu qui s'élargissait en s'élevant dans les airs offrait encore plus de danger de loin que de près, rappelait les ouvriers à grands cris, et paraissait couvert d'étincelles sans s'en effrayer. Cet homme, noirci par la fumée, couvert d'un bonnet pointu et recourbé, tenait un levier dans ses mains, et frappait la terre d'impatience, près de ce gouffre de feu, en proférant d'horribles juréments en langue allemande. Il offrait l'image du chef des puissances infernales, entrouvrant les cavernes de l'enfer pour épouvanter les faibles mortels.

On fabrique, dans ces fonderies, des ouvrages de tous les genres et de toutes les dimensions, depuis les machines de la pompe à feu la plus considérable, jusqu'aux tuyaux de descente pour les égouts des toits. On y voit des plaques, des grilles à l'usage du charbon de houille ; des vases d'une forme élégante pour ornements de jardins, d'autres pour des usages domestiques ; des fourneaux économiques sur le modèle de celui inventé par M. Frèrejean, au moyen desquels on peut appliquer l'usage de la houille à la cuisine avec une immense économie ; des ornements de divers genres pour des fontaines publiques, des balustrades de fenêtres ou de balcons, des barrières pour des ponts et des portes cochères, et des ornements de colonnes.

Plusieurs de ces ouvrages retracent tout ce que le dessin a de plus élégant. On y fabriquera, par la suite, des pièces représentant des bas-reliefs historiques. Ainsi le propriétaire qui veut



orner l'avenue de son château d'une belle barrière, peut l'embellir à peu de frais de dessins, d'arabesques, de fleurs, de trophées, ou de toute espèce de dessins analogues à ses goûts et à ses occupations, qui auraient coûté des sommes immenses s'il eût fallu les exécuter avec le marteau ou le ciseau. L'on pourrait même représenter, avec de la fonte, des sujets historiques tels que des batailles.

Ces progrès de l'industrie en amèneront sans doute d'une bien plus haute importance encore, *par l'établissement des chemins ferrés à l'imitation de ceux que l'on fait en Angleterre, au moyen desquels un seul cheval peut traîner le fardeau de quinze chevaux.*

On voit, en sortant de la fonderie, des ateliers de forge de tous les genres d'ouvrages, des tours pour les forer en dedans et les polir en dehors ; des meules pour briser et réduire en poudre impalpable les pierres les plus dures, telles que le quartz, dont on se sert pour faire des briques réfractaires.

Une grande roue fait mouvoir le tour, les artifices, la machine soufflante qui anime le feu des forges, et une mécanique qui remue d'énormes fardeaux et dont on se sert pour porter la fonte dans le haut-fourneau, ainsi qu'à beaucoup d'autres usages. Par l'effet de ces ingénieux mécanismes, qui mettent en mouvement tant de leviers à la fois, l'homme, dispensé d'user de sa force, n'emploie que son adresse.

La position de cette fonderie, près d'un grand fleuve qui établit des communications faciles avec le Midi et le Nord de la France et de l'Europe, est très belle. Les sociétaires réunissent à la facilité des transports, l'avantage inappréciable de la propriété de tous les éléments qui servent à la fabrication de la fonte. Ils sont concessionnaires de la belle mine de fer de la *Voûte*, dans le Vivarais, la plus riche de France, et dont l'exploitation se réduit presque à ramasser le minerai à découvert dans un filon d'une largeur considérable sur plusieurs lieues de long. Suivant les calculs approximatifs de la quantité de minerai que recèle ce filon, la partie apparente suffirait seule pour alimenter trois hauts-fourneaux pendant deux mille ans. Les mêmes sociétaires possèdent plusieurs belles mines de houille, et ils prennent tout sur leurs propres fonds, jusques à la pierre pour les briques, et la terre pour les creusets. Ils fabriquent toutes les machines et même les outils nécessaires à l'exploitation.

*Cette fonderie, qui n'a commencé qu'en 1817 (1), est la première qui ait fait de la fonte et du fer en France, avec du charbon de houille, à la manière anglaise. Les immenses avantages de ce procédé ont mérité une médaille d'or aux propriétaires.*

---

(1) Pierre Léon, d'après les Archives, en fixe la date au 1<sup>er</sup> février 1820 (cf. A.N., F<sup>14</sup> 4369 - A.D. Isère, VII S/2, n<sup>o</sup> 177).



Cet établissement, étant indépendant de toutes les chances qui peuvent en accroître les dépenses, ou suspendre les travaux, est destiné à s'élever à un degré d'étendue et de prospérité qui surpassera tout ce que l'on a fait de plus grand dans ce genre en France. Les propriétaires de cette fonderie ont fait un établissement beaucoup plus considérable à Saint-Etienne pour la fabrique du fer.

A peu de distance de cette fonderie est une vaste usine appartenant à M. Frèrejean aîné, dont il est le créateur. Cet établissement, l'un des plus considérables qui existent en France, est situé au bas d'une colline, et il embrasse les deux bords de la Gère.

La multitude de bâtiments qui composent cette usine, offrent l'aspect d'un petit village. Les eaux de la Gère, distribuées en plusieurs canaux, font mouvoir seize roues de différents diamètres, pour divers artifices.

La position de cette magnifique usine, placée au bas d'une colline, les eaux de la Gère et le mouvement des roues, présentent un tableau pittoresque. Les travaux intérieurs, qui sont extrêmement variés, doivent offrir des détails très curieux, et nous regrettons de n'avoir pu voir cette fonderie qu'au moment où la reconstruction des canaux l'avait mise dans un état d'inaction absolue. Elle renferme plusieurs laminoirs de planches de plomb et de cuivre pour le doublage des vaisseaux ; on y fabrique tout ce qui est relatif à la chaudronnerie, bassins, alambics et chaudrons, etc. Nous avons ouï parler d'une mécanique, au moyen de laquelle on fait vingt-huit chaudrons à la fois. L'on y voit encore une fonderie pour l'affinage de toutes les espèces de métaux.



# Reconnoissance

de Jehan mollet affaneux de la  
perruche de mont mandement de  
septeme et maxie sa femme



## an mil cinq cens

cinquante sept et le vintiesme jour du moys de juing  
sont establis personnellement lesd. Jehan mollet et de  
sa femme maxie sa femme lesquels de leur bon gre et  
liberals volente pour eulx leurs hoirs et successeurs  
quelconques sont d'iceux ensemble sans division et escoms  
d'iceux seut et pour le tout confessent et reconnoissent  
avoir et avoir eue et posseder de son vivant Jehan de basses  
papeue de la perruche saint martin de bonne peuvre  
modeste de la confesse de la croix acoustume faire en  
en leglise perruche de saint martin de blème pnt  
et acceptant au profit d'iceux confesse

**Assavoir** au demourant leur tenement de maison  
seul et de quatre logmans ensemble contenant en tout  
sept verges de terre vigneronne seigneurie cad. peuvre de bonne  
dans le mandement de septeme et au territoire de ces aulx  
logmant a la terre de claud horeland du main au boys  
de gonet et benoit peuvre du bené au bené de m. ce Jehan et  
huance bené au demourant combe entre deux du bespre et  
a la terre des hoirs de fen stons l'eschue de bus. avec. et aultres

(Cl. A. de Vienne)

Photographie de la première page du registre  
de la Société des Laboureurs et Vignerons.



# LA SOCIÉTÉ DES LABOUREURS ET DES VIGNERONS DES GUILLEMOTES A VIENNE

« Existe-t-il une société plus ancienne que la nôtre en France ou même dans le monde ? » Tel est le défi que le bureau de la Société des laboureurs et vigneron de la Croix lance désormais à la face du monde pour essayer de rentrer en relation avec d'autres sociétés de France ou d'ailleurs qui, comme elle, compteraient plus de quatre ou cinq siècles d'existence.

C'est en effet de plus de quatre siècles d'exercice qu'il s'agit puisque la Société des laboureurs et vigneron de la Croix, plus connue sous le nom de Société des laboureurs et vigneron des Guillemottes de Vienne, fêtait son quatrième centenaire... en 1957. Cette célébration permettait à M. Rude, alors sous-préfet de Vienne, d'affirmer que cette société était vraisemblablement plus proche de son cinquième que de son quatrième centenaire.

Car la vie de cette société se lit sur un registre que conserve chaque année un membre différent de la confrérie. Or, si ce registre a plus de quatre cents ans puisqu'il a été commencé le 2 juin 1557, il s'avère que la naissance de la société remonterait bien plus loin dans le temps. Le procès-verbal de l'élection du prieur de la confrérie de la Croix en date du 10 mai 1557 laisse apparaître que le nouvel élu succède, suivant la coutume, à son prédécesseur. Prédécesseur qui exerça donc ses fonctions en 1555-1556. De même, le procès-verbal de l'élection du 9 mai 1558 fait état d'une « bonne et ancienne coutume ».

Et M. Rude de préciser : « Sous les règnes de François I<sup>er</sup> et Henri II, il existait à Vienne plus de trente confréries dont près de la moitié était formée d'artisans. Dans ces associations se groupèrent, outre les agriculteurs et les mariniers, les cordiers, les tisserands, les forgeurs d'épée, etc. et enfin les papetiers, sous le vocable de la Sainte Croix. »

Cette confrérie de la Sainte Croix se trouvait déjà mentionnée en 1523 et on retrouve sa trace en 1533 lors de la réception d'Éléonore d'Autriche, seconde femme de François I<sup>er</sup>. Il est donc fort probable que cette société date du quinzième siècle, époque où l'industrie papetière s'implanta à Vienne.



A cette époque, les confréries jouaient un rôle important. Associations professionnelles, elles précédaient l'organisation coopérative avec une vocation non négligeable de secours mutuel et d'assistance. En 1557, la confrérie est avant tout une association pieuse qui compte à peu près 170 adhérents.

Reprenant de vieilles coutumes issues du monde romain, la confrérie connaît les aléas de l'histoire. Mais en 1644, une « reconnaissance », entendez par là une délibération, laisse apparaître que cette confrérie avait bien été fondée par les papetiers et que s'y étaient adjoints les vigneron « provenant sans doute d'une scission dans l'une ou l'autre des deux confréries de vigneron qui existaient à Vienne : Saint-Sévère et Saint-André-les-Nonnains (le Haut) » (F. Rude).

Les reinages se multiplient jusqu'à ce qu'une scission se produise le 11 mai 1679. Les papetiers se séparent des vigneron qui prennent le titre de « confrérie des vigneron de la Sainte Croix ». Les deux corps de métier se réconcilient en 1693 et les petits démêlés seront réglés à l'amiable. Le déclin de l'industrie papetière réglera définitivement le problème en assurant une prédominance naturelle des vigneron. Et en 1782, il n'y a plus dans la paroisse de Saint-Martin que des vigneron pour payer la bannière de Sainte Croix.

Il serait très intéressant de retracer les réactions de la confrérie face à l'évolution de l'histoire. Mais aussi beaucoup trop long. Contentons-nous de noter que c'est sous la Restauration qu'elle fixe officiellement son siège aux Guillemottes. Le règlement du 13 novembre 1864 entraîne une réorganisation complète de la société. Il y est stipulé dans l'article 1<sup>er</sup> que la « société des laboureurs et vigneron des Guillemottes » est l'ancienne « confrérie de la Croix des papeteurs et vigneron de la paroisse de Saint-Martin, fondée en 1557 ». L'erreur quant à la fondation de la société était donc officielle et ancienne.

Dès lors, les discussions religieuses sont interdites et l'on s'occupe surtout des questions agricoles. Le caractère bienfaisant de la société s'est nettement accentué envers ses membres dans le besoin. Le nouveau règlement de 1896 souligne encore plus les orientations de 1864 puisqu'on peut y lire à l'article 3 : « Les discussions religieuses et politiques sont absolument interdites. Son but est uniquement philanthropique ». Et telle est encore aujourd'hui la grande orientation de la société qui a conservé sa devise : « sagesse, humanité, charité ».

La seule grande modification est intervenue en 1966, avec le déplacement de la traditionnelle fête annuelle du 3 au 1<sup>er</sup> mai pour des raisons de facilité et de conformité avec l'évolution générale de la société. Quinze jours avant, à la mi-avril donc, l'assemblée générale regroupe tous les sociétaires. Les quarante membres se retrouvent le 1<sup>er</sup> mai à la messe des croix puis au banquet annuel qui suit. Et le lendemain, c'est la messe pour les défunts.



En novembre, le bureau, composé aujourd'hui de MM. Laurent Tournier, président, Henri Achard, président honoraire, Edmond Achard, vice-président, Pierre Fonfrede et Charles Plantier, vice-présidents honoraires, Daniel Achard, secrétaire, et Joseph Simian, trésorier, prépare les différentes manifestations qui permettront d'apporter quelque aide aux anciens du quartier, qu'ils appartiennent ou non à la société. C'est donc à une assistance bien plus large que le simple secours mutuel que se livrent encore plus ou moins symboliquement les laboureurs et les vigneron des Guillemottes.

Pour M. Laurent Tournier, président, le problème réside principalement dans la maintenance de la tradition qu'il convient d'adapter, sans la déformer pour autant, à la vie moderne et à tous les bouleversements qu'elle a pu engendrer depuis... le quinzième siècle. C'est ainsi que le prieur et le sous-prieur, MM. Gilles Ardisson et Jean-Pierre Kniesbeck cette année, demeurent, même si leur rôle ne consiste plus qu'à convoquer les sociétaires aux réunions et aux assemblées générales en les informant des décès qui pourraient survenir au sein de la société.

Et M. Tournier de conclure : « S'il existe en France ou dans le monde une société aussi ancienne que la nôtre, nous serions heureux de nouer des relations avec elle pour comparer nos évolutions et nos buts respectifs. » Cette confrontation, si elle se réalise un jour, sera certainement riche en enseignements. En attendant la tradition se perpétue aux Guillemottes autour d'un noyau paysan ou semi-paysan. Pour que les cinq épis de blé entourés d'un ruban vert, leur emblème, continuent de signifier prospérité et espérance.

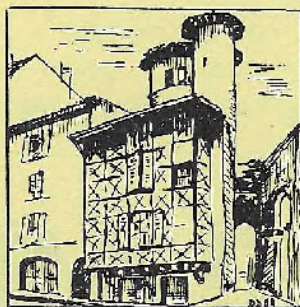
Philippe GONNET.







Nous sommes spécialistes  
en Bijouterie, Joaillerie et  
Horlogerie : de Père en Fils,  
depuis plus de deux siècles,  
nous avons constamment  
perfectionné la connaissance  
de ce métier difficile et notre  
conscience professionnelle a  
valu à la Bijouterie Bonjean  
d'être la plus importante de  
la région avec un choix  
considérable auquel s'a-  
joutent l'orfèvrerie et les  
articles pour cadeaux.



**BIJOUTERIE BONJEAN**  
*Fondée en 1742*  
angle rue Ponsard



**G. DE LA ROCHE**  
*Petit-Fils  
et Successeur*



TOUT pour la COUTURE  
TOUS les OUVRAGES de DAMES  
TOUTE la NOUVEAUTE

- PULLS ET ENSEMBLES
- CHEMISIERS
- LINGERIE

# GOURDANT

6, PLACE MIREMONT - VIENNE

## GRAND BAZAR PARISIEN

---

*choix - prix - qualité*

PARFUMERIE - MAROQUINERIE

*jacques*

rue ponsard - 38200 vienne



# POMPES FUNEBRES GENERALES

*Service Concessionnaire*

*de la Ville de Vienne et autres communes environnantes*

*Son personnel est à la disposition des familles*

BUREAU PRINCIPAL : *Place de l'Hôtel-de-Ville*  
ET DIRECTION : *(Impasse de la Vieille-Halle)*  
*Vienne et communes environn.* 38200 VIENNE. T. (74) 85.03.88

PEAGE-DE-ROUSSILLON : *21 pl. P.-Morand.* T. (74) 86.21.52  
*et communes environnantes*

CONDRIEU : *17 r. de Belfort.* T. (74) 59.52.19  
*et communes environnantes*

CHAVANAY : T. (74) 59.10.47

---

Mutuelles - Conventions - Garanties obsèques  
Contrats avant décès - Soins de conservation  
Grand choix d'articles funéraires

## Déménagements

GRUTAGE  
GARDE-MEUBLES  
MANUTENTION

# FREDERIC DIDIER

18, rue Victor-Hugo - 38202 VIENNE



Téléphone : 85.04.78  
Lignes groupées



SIEGES STYLE ET MODERNE  
MOQUETTE - TAPIS - TENTURES

**J. PASCAL**

11, place Saint-Paul - VIENNE

Tél. 85.09.57

TAPISSIER

**GRAVURE TAMPONS**

**Noël RUGLIANO**

23, rue Joseph-Brenier - 38200 VIENNE

☎ (74) 85.07.94

Pour la PHOTO  
et pour le SPORT

*une seule adresse*

**PHOTO - SPORTS**

4, place Miremont - 38200 VIENNE

TOUT POUR LA FUTURE MAMAN ET LE BEBE

**“Fazandole”**  
**R. CHAPOTAT**

PUERICULTURE ET JOUETS

17, rue J.-Brenier - 38200 VIENNE



# LE BEC FIN

## RESTAURANT

*relais gastronomique*

**Place Saint-Maurice - 38200 VIENNE**

☎ (74) 85.76.72

PARKING POUR VOITURES

Fermeture hebdomadaire le dimanche soir et le lundi

librairie  
papeterie  
imprimerie



## LIBRAIRIE GÉNÉRALE **BLANCHARD Frères**

**20, cours romestang - 38200 vienne**



☎ (74) 85.05.19



**BAYARD**

première griffe de france

**GARCIN**

**habilleur - chemisier**



*vous annonce l'arrivée de sa collection  
pour la nouvelle saison*



**1, cours romestang - 38200 vienne**



# Bulletins des Amis de Vienne

## DISPONIBLES A LA VENTE

*(s'adresser au Syndicat d'Initiative)*

N° 2	.....	année	1906
N° 9	.....	année	1913
N°s 13-14	...	années	1917-18
N° 18	.....	année	1922
N°s 19-20	...	années	1923-24
N° 23	.....	années	1927-28
N°s 47-51	...	années	1951-55
N°s 54-56	...	années	1959-61
N°s 59-60	...	années	1963-64

ainsi que tous les numéros suivants à partir  
de 1966

**Chaque numéro est vendu 20 F**



Il reste également un opuscule  
de Maurice FAURE :

« *Vienne, hommes et choses* »



## Société des Amis de Vienne

Vous qui aimez votre ville, son site, ses monuments, son histoire, faites connaître notre Société à vos amis.

Ses buts sont de :

- mieux faire connaître, mieux faire comprendre l'histoire et les monuments viennois ;
- défendre le patrimoine artistique et la beauté du site ;
- renseigner les propriétaires sur les possibilités de restauration (financement, conseils).



Chaque trimestre, **un bulletin** contenant études, souvenirs, mémoires, est distribué aux sociétaires.

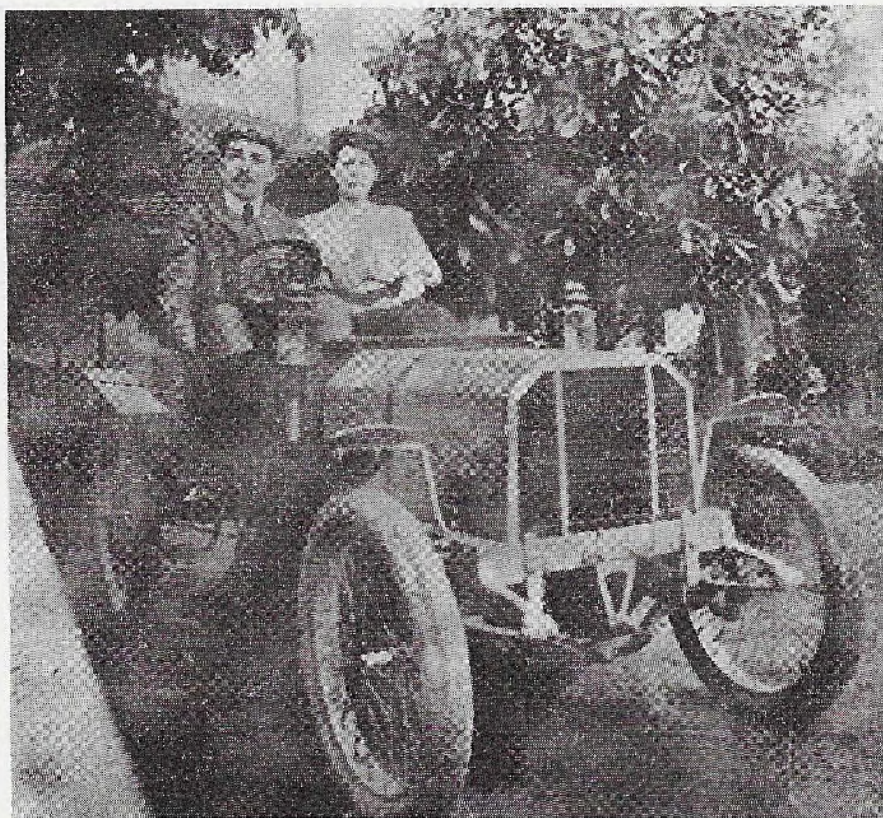
*Pour tous renseignements et abonnements,  
s'adresser au Syndicat d'Initiative.*



## LES PREMIÈRES AUTOMOBILES CONSTRUITES A VIENNE

En 1906, deux Viennois, MM. Bousquet et Joseph Bonnefond, construisirent à proximité du Champ de Mars, dans un petit atelier qui se trouvait entre les actuels établissements Perrin et le garage Citroën de la place Camille-Jouffray, un premier véhicule.

Joseph Bonnefond devait avoir dix-huit ans lorsqu'il se lança dans cette aventure mécanique. A ce propos M. René Bonnefond,



Le troisième véhicule construit en 1907, rue Vimaine à Vienne, à son bord M. Joseph Bonnefond (par la suite industriel à Saint-Etienne) et son épouse, née Marguerite Serlin (*collection Bonnefond*).



fils d'un des deux mécaniciens talentueux, nous écrit : « La première voiture que mon père a construite avec Bousquet était du type tricycle, le moteur provenait d'une voiture accidentée et qui avait brûlé à l'entrée de Vienne en venant de Lyon, elle avait été achetée chez un brocanteur. Un détail pittoresque : lors d'un essai sur route, et du fait de son manque de stabilité à l'arrière, par suite d'un virage pris trop à la « corde », le véhicule versa sur le côté ; le liquide de la batterie se vida — en pleine campagne que faire ? Bousquet et mon père vidèrent leur vessie l'un après l'autre. Il fallait y penser ! Un autre détail, le moteur était monocylindrique... Le tricycle n'avait pas de direction ; une espèce de « manche à balai » en tenait lieu, il actionnait un système de biellettes montées en losange articulé, le changement de direction était le résultat d'un véritable casse-tête. Allait-on bien du bon côté en inclinant le manche dans un sens ou dans l'autre ? Ceci pourrait bien expliquer le versement dans un virage. Quant à l'année de construction, je pense environ 1906. La photo (présentée ici) est, je crois, celle de la troisième voiture par les deux compères et date de 1907. Cette année là, J. Bonnefond partit au service militaire, après lequel il ne construisit plus de voitures. »

Au sujet de ce dernier véhicule, on nous rapporte l'anecdote suivante : « Un jour en descendant du Pilat sur Pélussin, un pneu (plein) d'une roue arrière déjanta. Que faire, quand le pneu prenant de la vitesse dépassa la voiture et disparut à l'horizon ? Mon père et ses compagnons trouvèrent de la paille dans une ferme voisine ; ils en firent un bourrage de la jante, ficelèrent le tout avec une corde, et repartirent cahin-caha. »

Témoignage recueilli par  
J.F. GRENOUILLER.



## *Un écrivain viennois inconnu*

Dans un petit in-octavo de 167 pages, imprimé à Lyon, chez S. Gryphium, en 1538, titré : *Gilberti Ducherii, Vultonis Aquapersani, eprigrammaton libri duo*, on trouve, page 63, une dédicace titrée : « Ad Philippum Longovallium, de compendio philosophiae Claudii Perronnei Viennensis ».

Il nous a paru utile d'identifier cet auteur viennois.

Claude Perronne est l'auteur d'un in-quarto, de 70 folii chiffrés et 12 folii non chiffrés, publié à Paris en 1520, dont la page de titre porte : « Compendium philosophiae naturalis de elementis et omnium rerum naturalium principiis, a magistro Claudio Peronneo, Viennensi, primum Parisiis aeditum. »

Au folio LXX verso, on lit : « Exactum est apud Luthesiam, in nostro literarum emporio italarum, anno a virgineo partu M. CCCCC supra vigesimum, pridie kalendas novembris, sumptibus honesti viri Damiani Hichman, commorantis sub intersignio Quatuor elementorum, in vico Jacobeo. »

La Bibliothèque nationale possède un exemplaire de cet ouvrage, conservé dans sa réserve.

Un beau sujet pour un mémoire de maîtrise. Quel jeune viennois l'entreprendra ?

Jean LÉCUTIEZ,

*Ancien bibliothécaire de Vienne.*







# LES CHANSONS VIENNOISES

(Suite au numéro 71 fascicule 3  
et au numéro 72 fascicule 1)

## LA CHANSON DE CHEZ NOUS

### *Refrain*

Saint-Martin, Saint-Martin, c'est ici sur les bords de la Gère  
On n'sait pas trop pourquoi, on a fait ce quartier là aussi bien.  
S'il fait beau, les coteaux tout autour rayonnent de lumière  
Venez à Saint-Martin, nous vous recevrons bien tout près de la Gère.

### *1<sup>er</sup> couplet*

Voici la rue Drapière  
Voici la rue Girard  
Voici la rue de Gère  
Voici la rue Jacquard  
La place de la Cocarde  
Et le vieux pont romain  
Où le peintre s'attarde  
Tout ça c'est Saint-Martin.

### *2<sup>e</sup> couplet*

Voici la rue Serpaize  
Qui conduit au Maupas  
Et qui débouche à l'aise  
sur la rue Albert-Thomas  
La place de l'Affûterie  
La rue Joseph-Martin  
Faudrait pas que j'oublie  
Notre place Saint-Martin.

### *3<sup>e</sup> couplet*

Et la montée des Rames  
Et la rue Mont-Arnaud  
Nous font de la réclame  
En portant sur leur dos  
Des jardins et des vignes  
Qui donnent du bon vin  
Ces richesses insignes  
Sont toutes pour Saint-Martin.

### *4<sup>e</sup> couplet*

De Louis-Revol la place  
Est venue se loger  
Au bout et bien en face  
D'la rue Victor-Faugier  
Et la rue Lafayette  
Qui se prolonge au loin  
Tout ça je le répète  
Tout ça c'est Saint-Martin.

### *5<sup>e</sup> couplet*

Pour n'oublier personne  
Je dois vous signaler  
Et la rue des Colonnes  
Et la rue Rabelais  
La petite rue Mercière  
Dans un tout petit coin  
Enfin la rue Cuvrière  
Un peu de Saint-Martin.

### *6<sup>e</sup> couplet*

Il faut bien que je note  
L'Evêque si lointain  
Le Mas des Guillemottes  
Qui nous reçoit si bien  
Et tout le bas c'est Seigne  
Salomon est plus loin  
Tous ces noms que j'enseigne  
Sont tous de Saint-Martin.



7<sup>e</sup> couplet

Celui qui s'achemine  
Vers Saint-André-le-Haut  
Gravit des Bernardines  
Le très rude coteau  
Ou la rue des Epies  
Qui grimpe c'est certain  
Tout ça dans notre vie  
C'est encore Saint-Martin.

8<sup>e</sup> couplet

Je vois votre surprise  
Si je ne parlais point  
De notre chère église  
Le cœur de Saint-Martin  
Car Amis rien nous grise  
Rien ne peut nous charmer  
Autant que notre église  
Et son petit clocher.

### L'ATTRAPE CHIENS DE VIENNE (1)

Dès l'aube, chaque jour je fais un métier de chien  
Mais je gagne si peu, je gagne presque rien  
    Dans ma chienne de vie,  
J'attrape les roquets, les barbets et les toutous  
Si je pouvais j'attraperais les loups  
    Mon métier fait envie.

Mon métier fait envie mais je gagne si peu  
En attendant les chiens qui ne sont pas muselés  
    Qu'il fasse soleil ou pluie  
Je saisis tous les « cleps » qu'ont pas payé d'impôts (2)  
Je vais faire mourir dans l'infâme dépôt (3)  
    Tous les chiens qui s'ennuient.

Tous les chiens qui s'ennuient, Mesdames, gardez bien  
Tous vos petits toutous en laisse ou muselés  
    Qui jamais il n'aboie  
Autour de mes mollets car je ne pourrais pas  
Les laissant dans la rue il faudrait que mon bras (4)  
    Au passage les happe (5).

---

(1) Cette chanson date de 1914.

(2) Les chiens portaient alors un collier avec une médaille ronde émaillée de couleur sur le bord de laquelle il y avait marqué « Ville de Vienne » et au centre le numéro d'immatriculation. En effet les propriétaires étaient tenus de déclarer en mairie leurs chiens et de payer un impôt.

(3) La fourrière. En effet les chiens errants étaient attrapés, mis dans une petite voiture grillagée tirée par un cheval.

(4) Pour attraper les chiens, le préposé à cette besogne avait un bâton avec une corde au bout de laquelle il y avait un nœud coulant.

(5) Voici un couplet supplémentaire signalé par un de nos sociétaires :

Un jour sur le quai de Gère  
La voiture de chien se mit à passer  
Elle a ramassé ma belle-mère  
Et je n'ai jamais tant rigolé.



# DICTONS

*Nous entreprenons la publication de dictons dont on usait dans notre région, recueillis par trois de nos sociétaires :*  
Raymond FAGES, Pierre GALIBERT, Henri THOMAS.

## JANVIER

En janvier, brumeuse matinée  
Promet belle journée.

Rouge le soir, blanc le matin  
Fait cheminer le pèlerin.

Chat qui se caresse l'oreille,  
Du temps, à la méfiance te conseille.

Brouillard dans la vallée,  
Magnaud (1) va à ta journée.  
Brouillard sur le mont,  
Magnaud reste à la maison.

Le vent, la pluie et les parents,  
Après trente jours sont embêtants.

Midi, ciel vilain,  
Minuit, ciel serein.

Quand le coq chante à la veillée  
Il a déjà la queue mouillée.

Si le coq chante à midi,  
Signe d'un temps de paradis.

A la Saint-Antoine (2), les jours  
[augmentent  
Du repas d'un moine.

Petite cognée abat grand chêne.

Qui se fait brebis, le loup le mange.

Le travail du matin, en janvier, vaut  
[de l'or.

La pluie du dimanche de janvier  
[dure souvent la semaine.

D'un beau mois de janvier,  
Prions Dieu de nous garder.

Janvier d'eau chiche,  
Paysan riche.

Mieux vaut voir chien enragé  
Que soleil chaud en janvier.

La gelée du mois de janvier,  
Met du blé dans le grenier.

Ncige en janvier,  
Vaut du fumier.

Quand le premier de l'An est beau,  
Le mois d'août est toujours chaud.

Quand le soleil se couche embrumé  
[le jeudi  
La semaine ne se passe pas sans  
[pluie.

Si la lune renouvelle le dimanche,  
Il faut des ponts et des planches.

Les jours croissent à la Saint-  
[Hilaire (3)  
De quelques pas de bergère.

S'il gèle à la Saint-Sébastien (4),  
La mauvaise herbe ne revient.

Les beaux jours en janvier,  
Trompent l'homme en février.

Janvier le frileux,  
Gèle la merlesse sur les œufs.

(1) Magnaud : celui qui s'occupe des vers à soie.

(2) La Saint-Antoine est le 17 janvier.

(3) La Saint-Hilaire est le 14 janvier.

(4) La Saint-Sébastien est le 20 janvier.



A l'an neuf,  
Les jours croissent le repas d'un  
[bœuf.

Les jours entre Noël et les Rois,  
Indiquent les temps des douze mois.

Janvier et février comblent ou  
vident le grenier.

De fleurs en janvier,  
On emplit pas un panier.

## F E V R I E R

Si tu veux des œufs,  
Souffre le caquetage des poules.

Février trop doux,  
Printemps en courroux.

Solcil qui luit à la Sainte-Eulalie (1),  
Pommes et cidre à la folie.

Au cinq de la lune tu jugeras  
Quel temps tu auras tout le mois.

Du dimanche matin la pluie  
Bien souvent la semaine ennuie.

S'il neige à la Sainte-Onésime (2),  
La récolte est à l'abîme.

A la Sainte-Isabelle (3),  
Si l'aurore est belle

Et s'il fait soleil au matin,  
C'est du bon pour tous les grains.

Si Saint-Mathias (4) trouve la glace,  
Il la casse  
Et s'il n'en trouve pas  
Il faut qu'il en fasse.

Gelée de Sainte-Honorine (5),  
Rend la fermière chagrine.

Février, le plus court des mois  
Et de tous le pire à la fois.

S'il tonne en février,  
Mets tes futs au fumier.

Quand il tonne en février,  
C'est signe de mortalité.

La neige de février  
Met en belle humeur l'usurier.

Si février est chaud,  
Croyez bien sans défaut,  
Que par cette aventure  
Pâques aura sa froidure.

Février entre tous les mois,  
Est le plus court mais le moins  
[courtois.

A la Chandeleur,  
L'hiver cesse ou prend vigueur.

Quand il pleut sur la chandelle,  
Il pleut sur la javelle.

Lorsqu'à la Chandeleur, le temps  
[persiste au beau.  
Berger, serre ton foin, fais paître  
[ton troupeau.

Si du chanvre tu veux récolter,  
Au carnaval, il faut danser.

Neige de février.  
Vaut du fumier.

Fleur de février  
Ne va pas au pommier.

Si février ne févrote,  
Mars vient qui le garotte  
Mars ou marmotte.

Belle avoine de février  
Donne espérance au grenier.

A la Saint-Ignace (6),  
Bien souvent l'eau est de glace.

Si février n'a pluies ni giboulées,  
Tous les mois de l'année seront  
[ennuyés.

A la fête de la Saint-Blaise (7),  
Quelquefois l'hiver s'apaise,  
Mais si vigueur il reprend,  
Pour longtemps, on s'en ressent.

(1) Sainte-Eulalie : 12 février.

(2) Saint-Onésime : 16 février.

(3) Sainte-Isabelle : 22 février

(4) Saint-Mathias : 24 février.

(5) Sainte-Honorine : 27 février.

(6) Saint-Ignace : 1<sup>er</sup> février.

(7) Saint-Blaise : 3 février.



Le soleil de Chandeleur  
Annonce hiver et malheur.  
A la Sainte-Agathe (8),  
Sème tes oignons, même dans la  
[glace.

---

(8) Sainte-Agathe : 5 février.

Prenez bien garde au lendemain  
De Saint-Blaise, s'il est sercin,  
Cela présage une année  
Toute fertile et fortunée.  
S'il neige ou pleut sera cherté,  
S'il fait brouillard : mortalité,  
S'il fait vent, nous verrons que  
[mars  
Fera flotter son étendard.



# Les logis ou hôtelleries dans l'histoire de Vienne jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle

## NOTES ET REFERENCES

(Suite au numéro 2 de 1979)

(87) II, p. 457 : « Dame Antoinette Buyat au lieu des hoirs de Balthezard Camier — Maison ou pend pour enseigne la Pomme Rouge, size à la par. de St-G., joucte le ruisseau du Fuyssinet du m., lequel passe soubz la maison de Balthezard Pillery du v., une petite ruelle entre deux, grand rue tendant de la porte de Murianne à la porte d'Avignon du s., lad. porte de Murianne et la maison où l'on tient l'escolles des nouvisses (l'école des novices) de St-Maurice et la maison et tourt de la prison et cave de la maison de Mre Ambroyse de Semon du m. et de b. » — Le ruisseau de Fuissinet — appelé parfois, dans sa partic inférieure, ruisseau de Romestang, parce qu'il passait à travers le lieu dit de ce nom (« ruisseau de Roumettan », dans II, p. 694) —, est celui qui est connu de nos jours sous le nom de ruisseau de St-Marcel. Il a été, peu à peu, couvert, de loin en loin, et, depuis quelques années, jusque dans la partie supérieure de son cours au lieu dit St-Benoît et sous celui de la Rente. A Vienne même, il coule encore à ciel ouvert, mais sans qu'on puisse le voir, caché qu'il est par des murs, dans la petite rue Sauge (que II, — p. 440, par exemple — appelle « rue du Sauze »), avant de se jeter, environ cent mètres plus loin, dans le Rhône. A ce minuscule confluent était autrefois le port du Colombier. Le ruisseau s'appelait Fuissinet (le suffixe *et* étant diminutif) parce qu'il avait un débit nettement inférieur à celui du ruisseau dit de Fuissin. Le lieu de Fuissin était situé entre les deux. Ce second ruisseau, qui baignait le rempart méridional de la ville, coule toujours, actuellement, sous le cours Brillier. Comme, au pied du coteau, il traversait le lieu de St-Gervais où, dans les temps très anciens, il y avait eu un couvent avec une église dédiés à ce saint et à son compagnon habituel S. Protas, il finit par être appelé le ruisseau de St-Gervais, et c'est ainsi qu'on l'appelle encore aujourd'hui. (Il y avait, d'ailleurs, une fontaine dite du même nom, à la célèbre réputation.) Au XVII<sup>e</sup> s., ce même ruisseau s'appelait ruisseau de Fonchérie : II cite le « ruisseau de Fonchéry tendant du mas dud. Fonchéry à la fontaine de St-Gervais » (p. 683).

Il y avait un autre ruisseau de Fuissinet à Vienne, que nous avons déjà rencontré, à propos de la paroisse St-Martin, se jetant dans la Gère près de la porte du même nom. Il faut bien croire qu'il devait souvent



déborder, dans la partie basse de la rue bien connue des Viennois sous le nom de *rue Serpaize*, puisqu'une rue perpendiculaire à celle-ci était appelée *rue Fangeuse* (II, pp. 263-4). Ce ruisseau, communément appelé, de notre temps, *ruisseau de Maupas*, drainait les eaux venant du *Mont-Arnaud* (« *Montarnoux* », dit II, pp. 316-24), du côté de l'Orient, et celles de la région de *Grange-Basse*, des *Grands-Vignes*, des *Guillemottes* au Nord-Ouest, et du *Mont-Olivet*, à l'Ouest. Ce *Mont-Olivet* n'était autre que le flanc Est du *Mont-Salomon*, hors du rempart, en majeure partie, mais son nom a disparu du langage viennois (X est à consulter avec profit [p. 22]). Voici un texte qui éclaire bien la question : II, p. 294 — « *Aux Révérendes Dames religieuses de Ste-Claire — Esglize, cloistre, maison, jardin et roche et terre, tout joinct ensemble, sis à la par. de St-Mart., joucte la maison d'hon. Claude Gesse et la terre et roche d'hon. André Veyrat de b. et s., roche de la Bastie et le grand boulevard du s. et de b. et m., vigne et roche de Antoinette Bigot du m. et v., rue Mercière tendant de la place de Charnève au Montoulivet et aud. boulevard aussi du m. et du v., lad. place du Charnève du v. et du s.* » Ce *Mont-Olivet* avait donné son nom à une rue (« *rue de Montaulivet* », dans III, p. 322) qui s'appela longtemps ensuite la *rue des Colonnes*, en souvenir de l'abbaye de N.-D.-des-Colonnes des religieuses de Ste-Claire. Cette *rue de Mont Olivet* voisinait donc, en ce temps-là, avec la *rue de la Draperie* (appelée ensuite, *rue Drapière*), avec la *rue Mercière* et la *rue Girard*, au nord/nord-ouest du *prieuré de St-Martin* (III, pp. 324-42). Comme ces rues étaient petites, donc des ruelles, que le bon peuple de Vienne appelait des « ruettes », une expression était née, que j'affirme avoir encore entendue dans mon enfance et que j'ai joie à faire revivre ici, pour la saveur folklorique qu'elle dégage : « *dernier les rouettes* ». Quelqu'un qui disait : « je vais me promener dernier les rouettes », voulait annoncer qu'il allait « derrière les ruettes », c'est-à-dire au-delà de celles-ci. On sait que, à l'heure actuelle, la majeure partie de ce quartier a été démolie. Quant à la *place du Charnève* (on trouve, dans les textes plus anciens, le mot écrit *Charnevoz* ou *Charnevol*, mais *Charnève* correspond bien à la bonne prononciation de ces deux mots), elle était située sur la rive droite de la Gère, en aval du vieux pont de St-Martin. Elle fut, en majeure partie, couverte de maisons dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Cavard (XV, p. 143 n) indique qu'on désignait aussi cette *place du Charnève* sous le nom de *Gravier de St-Martin* et que « *c'était une sorte de terrain vague, à l'entrée du « Chemin Neuf » qui venait (au temps de Michel Servet) d'être ouvert au pied des rochers de la Bâtie, à la suite de la grande inondation de la Gère* » du 13 octobre 1544. Le pont de Gère avait été emporté et le trafic ne pouvant plus se faire, les consuls et les notables avaient jugé bon, puisqu'il n'était plus possible de passer par *Cuvrière* et la *Bouvarie*, sur la rive gauche de la rivière, de rejoindre la sortie du pont de St-Martin et l'entrée de la route de Grenoble, par la rive droite, au moyen de ce *Chemin-Neuf*. Sur cette *place du Charnève*, le 17 juin 1553, fut brûlé en effigie Michel Servet avec les exemplaires saisis de son livre hérétique intitulé *Christianismi restitutio*, imprimé à Vienne par Balthazar Arnollet. (Même ouvrage, pp. 143-4.) Le nom de *Chemin-Neuf*, qui fut appelé, en 1858, dans sa partie d'amont *rue de Gère* et dans sa partie d'aval *quai de Gère* (celui-ci, actuellement, *quai Anatole France*), subsista pendant près de quatre siècles dans le langage viennois ; au temps de l'enfance de l'auteur, ses parents l'employaient encore. Ainsi en est-il aussi de ce qu'on appelait officiellement, à la même époque, le



*chemin des Aqueducs*, conduisant des *rues Schneyder* et *Nicolas Chorier* à *Charlemagne* et au *pont de la Suze*, établi dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, et qui, de nos jours, dans l'esprit des Viennois du « troisième âge », est toujours la *Route Neuve*.

Dans l'avant-dernier des textes originaux de cette note, a été nommé, après la *roche de la Bâtie*, le *grand boulevard*. Il convient de faire observer que le mot boulevard, à cette époque, signifiait rempart. Ce fut lorsqu'on eût démoli ces ouvrages de fortification ceinturant les villes, que les allées et promenades établies à leur place sur leurs fondations, souvent augmentées de leurs fossés comblés (ce qui produisait une belle largeur), prirent le nom de boulevard. Le *grand boulevard* de la Bâtie en question est donc ce rempart qui existe encore de nos jours, à l'Est et au Sud-Est du château ruiné, marqué par ce qu'on appelle le *bastion Ste-Anne* dont le nom est relativement récent. (Textes pour illustrer ceci et cela, notamment le bastion, et pour montrer que la *porte de Servageot*, la plus orientale des portes de Vienne, était flanquée d'une maison de même nom, dans XIX, pp. 493 et suiv.) — On a, depuis longtemps, oublié le sens étymologique de boulevard. C'est, dit le *Petit Larousse illustré* : « Une large rue plantée d'arbres ».

(87 bis) II, p. 623 : « au mas du Coteau de Mirieu », une vigne à « *Pierre Bonnet Jassemín, hoste de (la paroisse) St-George, au lieu de dame Duomel* (Duhamel), *vefve feu Guillaume Chulliat* », détail qui montre que cette hôtesse avait été mariée, au moins, deux fois. — Dans XXVII, il y a 8 hôtels ou auberges portant le nom de ce fruit excellent qu'est la *Pomme* dont 5 sont d'Or.

(88) XXIII-I, pp. 60-1. Il y eut, plus anciennement, une *maison du Dauphin*, voisine de la *maison de la Treille*, qui, vers 1550/60, appartenait à Antoine Cot (XIX, p. 563), mais il n'est pas prouvé qu'elle ait servi de logis. — Il y a, dans XXVII, 25 hôtels ou auberges du *Dauphin*.

(89) III, CC 12, p. 509 : « *François Roche, mareschal, au lieu des hoirs hon. Jean Berliouz* (Berlioz) — *Maison et cour où pend pour enseigne le Dauphin, scis à la par. de St G., joucte la maison de Benoît Mendran et celle de Jacques Chourier* (Chorier) *du m., jardin des hoirs André Neyret du m. et de h., maison de François Salliniat du s. et b., rue tendant de la porte de Murianne à celle d'Avignon du s., maison de Marc Durieu du v., maison de Antoine Denolly du s. et v., ruelle tendant de la porte de St-Gervais à celle d'Avignon du v.* »

A la même époque, appartenant à Anselme Peyrieu, existait la « *maison où (il y) a la Corne Muze* (plus exactement, le joueur de cet instrument de musique), *size à la par. de St-G., joucte la rue tendant de la porte de St-Gervais à la porte d'Avignon du m. et de b., maison de Estienne Parron du s., le chazal de la ville de Vienne du v.* » (II, p. 495). La « *rue de la Cornemuse* » existait déjà, devenue, par abréviation, *rue Cornemuse*, et n'avait qu'une maison (*ibid.*, p. 496). On voit, encore de nos jours, le joueur de cornemuse dans sa niche, à la maison formant l'angle Sud-Est de la rue avec le *cours Romestang*. A ce sujet, Rey (XXV, p. 141) a écrit : « *Rue Cornemuse — Une mauvaise sculpture en pierre colorée représentant un homme qui joue de cet instrument, a un temps servi d'enseigne à quelque auberge, et laissé son nom à la rue.* » L'auteur des présentes notes pense que son confrère d'il y a un siècle et demi a été trop affirmatif, et qu'il n'y a pas lieu d'envisager de faire entrer ce qui se fût appelé « le logis de la Cornemuse » dans la si longue liste des logis ou hostelleries viennois du temps jadis.



(90) et (91) IV, GG. 14 — Henri III, dans sa lettre du 7 août 1572, la terminait ainsi : « *priant Dieu, Monsieur de La Cornière, vous tenir en sa sainte et digne garde.* » (*Evocations*, n° de nov.-déc. 1976, p. 62). Un siècle plus tard, au moins, la formule de courtoisie devait être raccourcie et il n'était plus fait mention que de « la sainte garde » de Dieu. Le « roi très chrétien », comme était appelé celui de France, se devait d'employer une telle formule.

Il y a, dans XXVII, 7 hôtels ou auberges portant le nom du *Louvre*, 6 celui de *l'Aigle*, 43 celui du *Soleil* et 1 celui du *Clocher*.

(92) VII, reg. par. 1623-71, fol. 4.

(93) XVII, p. 182 et XXIII-II, p. 64.

(94) VII, même registre que 92, et XXIII-II, p. 63.

(95) XV, p. 187.

(96) Le moment est venu, pour l'auteur de ce travail, en manière de conclusion, de se livrer à une sorte de bilan des connaissances acquises sur le sujet qui vient d'être traité. Bien que se présentant d'une façon particulière, il fait, cependant, partie intégrante de la vie de Vienne dans le cours de quatre siècles, et laisse, forcément, transparaître des répercussions sur les suivants.

Claude Faure (XVIII, *Bull. Acad. delph.* 1905, p. 351) a estimé à 3 500 le nombre des habitants de Vienne en 1458. Trois cents ans plus tard après cette date, un document officiel (VIII) indique ceci : « *Cette ville est composée de 1.800 feux contenant environ 5.000 personnes.* » Ceci donnerait une moyenne de 2,77 par feu. C'est bien bas, beaucoup trop bas. Il semble qu'en indiquant 5 personnes par feu, on serait plus près de la vérité. On ne comprendrait pas que, étant donné qu'ayant 5.000 habitants en 1730, la ville puisse en compter 12.761 en 1819 (XV, p. 20). Le si précieux document d'appréciation qu'est le parcellaire du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle fournit les indications précises suivantes. A l'intérieur de l'enceinte de la ville : 1.150 maisons ; à l'extérieur : 45 pour la région au Nord de la Gère et 32 au Sud, donc 77 ; total : 1.227 maisons. Si, comme on vient de l'imaginer, on compte 5 personnes par maison, on arrive à un total de 6.135 habitants ; avec 6, à un total de 7.362. Qu'on ne soit pas surpris par un chiffre d'habitants par maison aussi faible. Les maisons de cette époque n'avaient qu'un ou deux étages. Il suffit, pour s'en convaincre, de regarder les dessins et les gravures contemporains (dans XXI, par exemple). Les maisons ne dépassent pas ou dépassent à peine le faite des remparts.

Puisque nous en sommes à ce chapitre, fort intéressant pour l'aspect de la géographie urbaine et humaine de Vienne, disons que, sur les 1.150 maisons de l'intérieur de la ville, 112 comportaient des dépendances, 356 un jardin, 11 une vigne, 6 une terre, une un bois, et 33 une saulaie. Hors les murs, 54 granges, 20 jardins, 8 vergers, 687 vignes, 560 terres, 75 prés, 210 bois et 36 saulaies. Au total : 384 jardins ou vergers, 698 vignes (la *Vienna vitifera* antique se portait donc toujours fort bien !), 566 terres, 75 prés, 211 bois et 69 saulaies. En ce qui concernait l'alimentation des Viennois : 5 moulins à blé, 12 pressoirs à vin, 3 pressoirs à huile, et un colombier. L'industrie : 6 battoirs à chanvre, 5 foulons à drap, 4 martinets à fer et acier, 3 tuileries ou briqueteries, 2 fours à chaux, et un moulin à papier.

Attendu que, à l'intérieur de la ville, il y avait 23 logis pour 1 150 maisons, cela montre que 2 % des maisons servaient à loger les gens étrangers. En admettant que, bon an-mal an, chaque logis hébergait, en moyenne et quotidiennement, 5 personnes — ce qui ne paraît pas exagéré



—, cela fait 115 personnes par jour, soit en une année : 42.000 personnes étrangères à Vienne et y ayant vécu quelques heures ou quelques jours, donc plus de 6 fois et demi le nombre d'habitants de la ville.

Avant d'en terminer, continuant à travailler en profondeur, et nous plaçant maintenant sur le plan général, faisons remarquer le caractère philologique de la question des logis et hôtelleries, et, accessoirement, celle des tavernes. Nombreux sont les noms patronymiques venus de l'établissement commercial fondé ou tenu par un ou des ancêtres. Exemples, cités au hasard : *de la Roue, du Merle, des Roys, de l'Eprevier* (épervier), *Falcon* (l'aucou), *Delacroix, Ducerf, Dubœuf, Lange* ou *Delange* (transformé, par la prononciation, en *Delage*), *de l'Etoile, Dusoleil, Testenoire, Latreille, Dupin, de l'Épée, etc.* Et puis, sur le plan général, *Lhoste* (ou *Loste*), *Maisonnier* (avec toutes ses variantes : *Meissonnier, Meysonnier, Mazonier*, et autres), *Tavernier* (Pierre Tavernier, prêtre et curé de St-Mart-de-V., vers 1410 [XIX, p. 64]).

Nombreux, aussi, sont les noms de lieux venus d'un logis qui y fut autrefois et qui a disparu. Exemples : le quartier de *L'Epi d'Or* à St-Cyr-l'Ecole, celui du *Chapeau Rouge*, à Bordeaux, *L'Etoile*, maison forestière dans la forêt de Chambaran, près de Roybon, *La Grive*, près de Bourgoin, *L'Alouette*, près d'Hcyrieux, *La Pomme*, à Marseille (ville qui a sa rue *des Trois Rois*), *Le Cheval Blanc*, près d'Orgon, *La Treille*, près d'Allauch, *La Galère*, près de Théoule et près de Bandol et près de Champeau (Vaucluse), sous la montagne du Lubéron, ce qui exclut toute idée, comme pour les deux précédents, de l'origine provenant d'une galère ayant fait naufrage dans les parages, *Le Logis Neuf* de Tourrettes (Drôme), près *des Reys de Saulce*, *Le Logis Neuf* de Solliès (Var), un autre, près de Champeau, celui d'Estrablin, chez nous, etc. Et puis, *Tavernes*, près de Barjols (Var), et les nombreux lieux-dits *Malataverne* ou *Maltaverne* (mauvaise taverne), dont les plus connus sont en Haute-Loire, près d'Yssingeaux ; dans la Drôme, entre Montélimar et Donzère, et dans la Nièvre, près de Pouilly-sur-Loire, sans oublier *la Malmaison*, connue de tout le monde.

Laissons-nous emporter par le souffle poétique qui jaillit de cet exaltant ensemble !

Cependant, gardant encore, pour quelques instants, les pieds sur terre, remarquons que cette origine — pourtant indiscutable — de certains noms de famille ou de certains noms de lieux, telle qu'elle vient d'être énoncée, a été complètement inconnue du grand spécialiste de l'*anthroponymie* (étude des noms de personnes) et de la *toponymie* (étude des noms de lieux) qu'est Albert Dauzat, qui fait autorité, à juste titre, et de ses successeurs dans la publication de ses ouvrages classiques : Marie-Thérèse Morlet, pour le *Dictionnaire étymologique des noms de famille et prénoms de France* (édit. 1970) et Charles Rostaing, pour le *Dictionnaire des noms de lieux de France* (édit. 1963). Pas plus dans l'introduction ou la préface que dans le corps même de l'ouvrage, il n'y est fait la moindre allusion au problème ; il n'est même pas envisagé. Toutefois, Dauzat, en véritable savant et en parfait honnête homme, n'a pas manqué de parler de « noms obscurs », de « tous ceux qui ont échappé à ses enquêtes », des « lacunes, en indiquant aux chercheurs les pistes sur lesquelles ils doivent ou peuvent s'engager ». Pour être franc, l'auteur de ce présent travail est bien obligé de dire que la piste sur laquelle il s'engagea ne doit absolument rien à ce maître, ni à un autre.

Sur le plan des noms de famille, dire que *Dubœuf* signifie : « *fils du Bœuf, sobriquet* » (p. 214) ; que *Ducerf* « *altéré en Ducert* » (on peut ajouter



« Dussert ») signifie : « *fil du Cerf, sobriquet* » (p. 216), n'explique rien ou explique mal. Que *Merle* soit le « *surnom de personne aimant à chanter ou siffler (le merle est censé siffler)* » (p. 430), que *Laharpe*, signifie : « *joueur de harpe* » (p. 358), ceci et cela peut s'admettre, à la rigueur, mais cela ne colle plus du tout lorsque le nom patronymique est donné dans toute son ampleur. Tous les noms et titres qui ont été ou seront cités sont authentiques. Voici des exemples : les comtes *du Merle*, le célèbre Versaillais Charles Michel *de l'Épée* (1712-1789), le critique parisien Jean-François *de la Harpe* (1739-1803). Le Lyonnais Joseph *du Soleil* (1662-1694), seigneur de Pierre-Bénite, trésorier de France (cf. Michon, *Armorial des Trésoriers généraux de France de la généralité de Lyon*, Lyon, 1903, p. 162), eut-il jamais la prétention de se croire, comme Ramsès II et les autres pharaons du même nom, fils de l'astre du jour ? Et notre contemporaine Mme *Soleil*, dont c'est bel et bien le nom véritable, la voyante ? Pour les familles *de la Biche* ou *Labiche* tout court, de même origine, n'est-il pas plus sûr et plus agréable de savoir que leur nom patronymique vient d'un *logis de la Biche* plutôt que d'admettre ce qu'a écrit Dauzat (o.c., p. 42) : « *Biche, plus fréquent avec l'article Labiche. Surnom qui pourrait être un signe de douceur ; mais on se rappellera qu'à la fin du moyen âge biche désignait un inverti, un « mignon » ?* A propos de l'illustre Jean *de la Fontaine* (1621-1695), on peut bien admettre, avec Dauzat (p. 357) que ce nom de famille vient de « *la fontaine (caractérisant le domaine)* », mais il y a lieu de penser qu'il convient, aussi bien sinon mieux, à un *logis de la Fontaine* (dorée ou non).

Sur le plan des noms de lieux, dire (p. 276) qu'*Etoile*, *l'Etoile*, doit être pris au sens de « *carrefour* », ou de « *ville neuve à rues en croix* », constitue un contresens, alors que « *peut provenir d'une enseigne* » est certainement la bonne solution, à condition de préciser que cette enseigne était celle d'un *logis*. *Grives* (Dordogne) : pour Dauzat et Rostaing (p. 333), ce nom est « *obscur* » et ces auteurs ajoutent, fort justement : « *un rapport avec grive (endroit de passage des grives) est douteux.* » A propos de *La Garde* (p. 310), les mêmes disent : « *nombreux hameaux et lieux-dits dans toute la France* » signifiant : « *tour de garde* », « *forteresse* ». Cela est possible, en certains cas, mais le hameau de ce nom bien connu, situé près de Pélussin, par exemple, doit plutôt tirer son origine d'un *logis* dit *de La Garde de Dieu*, comme à Vienne. La disparition de la seconde partie de l'expression, de si capitale importance fût-elle, s'explique plus par l'esprit de laïcisation, voire d'athéisme, qui se fit jour, à la Révolution, puis plus tard, que par un besoin de simplification.

\*\*\*

A l'issue de la conférence, quelques questions furent, très opportunément, posées à l'auteur, car elles touchaient au sujet des *logis* ou hôtelleries. Une seule sera retenue ici : celle des droits de passage, tant par le Rhône que par la route terrestre, que les étrangers avaient à payer pour les bestiaux et les marchandises transportés. Que les lecteurs qui désireraient avoir des précisions veuillent bien consulter XIX (voir les tables) et XXII (pp. 141-2 et 153). Il est utile d'indiquer le lieu — du moins celui du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle — où les droits étaient perçus, d'après le *parcellaire*. Voici l'extrait de celui-ci (III, CC 12, pp. 82-3) : « *Mr Mre Philippe Bertaud, fils de feu Balthezard Bertas (sic !)* — *Maison où est la Doanne, sise en la paroisse de St Severe, joucte la rivière de Gerre du vent, fleuve*



du Rosne du soir, port de Peschery de bise, place qu'est au devant de l'esglise des révérends pères Jacobins du mattin, maison de Balthazard Montaignon de bise.» Ce texte original montre bien où était placée la douane de Vienne, à savoir au port de la Pêcherie, au confluent de la Gère avec le Rhône, côté amont, toute voisine de l'église de N.-D.-d'Outre-Gère du couvent des Jacobins. Il est certain que la maison fut démolie, plus d'un siècle après, à la construction du quai Pajot. Remarquons avec intérêt le mot « doanne », encore tout proche de son origine. Les spécialistes Dauzat, Dubois et Mitterand, dans leur *Nouveau dictionnaire étymologique* (1964, pp. 244-5), disent : « douane... de l'ancien italien doana (italien dogana), emprunté à l'arabe diouan, bureau de douane, venu du persan. » Cette origine orientale est bien un lumineux témoignage des temps lointains où les idées, comme les individus, solitaires ou groupés, voyageaient loin, très loin.

Charles JATLET,

Viennois

Versailles - Grenoble - Saint-Pierre-de-Bressieux

fin septembre - octobre - novembre 1976

avril - mai 1977.



**LE CONSEIL D'ADMINISTRATION DES " AMIS DE VIENNE "**  
**EN ASSEMBLEE GENERALE DU 27 AVRIL 1978**

*Présidents d'Honneur (à vie) :*

M. Charles JAILLET - Ancien Président  
M. Paul MICHALON - Ancien Président

*Comité de Patronage :*

M. Gabriel CHAPOTAT - Membre du C.N.R.S. - Fondateur,  
Directeur du Centre de Recherches Archéologiques  
M. Serge TOURENC - Directeur adjoint de la Circonscription  
Archéologique  
M. André VIGIER - Président du Syndicat d'Initiative

**BUREAU**

*Président :* M. André HULLO - Professeur au Lycée de SAINT-  
ROMAIN-EN-GAL

*Vice-Présidents :* M. Marcel GOURDANT - Commerçant - VIENNE

Mlle Elisabeth JOSSIER - Professeur Honoraire - VIENNE  
M. François RENAUD - Professeur au Lycée de SAINT-  
ROMAIN-EN-GAL  
M. Marcel PAILLARET - Ingénieur - VIENNE

*Secrétaire Général :* M. Louis BLANC - SAINT-ROMAIN-EN-GAL

*Trésorier :* M. Félix JACOB † - VIENNE

**MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION**

M<sup>e</sup> Charles Frecon - Notaire - VIENNE  
M. Jean Gueffier - Adjoint au Maire de Vienne - Conseiller Municipal  
M. Jean-François Grenouiller - Licencié ès-Lettres - LES CÔTES-D'AREY  
M. Jean-François Guillet - Licencié ès-Sciences - SAINTE-COLOMBE-LES-  
VIENNE  
Mme Jean-Claude Hassler - VIENNE  
M. Jean Perriolat - Chimiste - VIENNE  
Mme Maurice Seguin - VIENNE  
M. Sondaz - VIENNE  
M. Jean Vaganay - Industriel - VIENNE  
Mme Widlocher - VIENNE

*Commissaire Adjoint :*

M. Michel Tranchand - Cadre Administratif - VIENNE



